

## ANTHROPOLOGIE LITURGIQUE DE LA NOUVELLE TRADUCTION DU MISSEL

### **Conférence de Frédérique Poulet relevée par F. Jean-Fabrice, ocd**

Dans la célébration des sacrements, et en particulier de l'Eucharistie, la parole n'a pas le statut d'une expression personnelle, comme dans le langage courant, où celui qui parle se dit lui-même en parlant. Ici, le sujet s'exprime dans un contexte rituel, ce qui pose la question de savoir comment se structure le sujet croyant dans le rite, et donc comment un changement de rite va modifier l'expression du sujet, tant individuel que communautaire.

L'expression verbale est essentielle au rite, et c'est pourquoi il est toujours préférable que les participants d'une célébration comprennent le langage utilisé au cours de celle-ci, encore que le rituel dépasse le seul langage : en soi, l'aveu du pénitent n'annule pas sa faute, ni le consentement des époux ne garantit leur fidélité tout au long de leur vie. Cependant, dans le sacrement de la réconciliation, lorsqu'on consent rituellement à son histoire passée, dont on fait le récit au cours du rite pour implorer le pardon de Dieu, la parole engage ; il en va de même pour le mariage. C'est donc le rite qui leste de tout son poids le langage qu'on y emploie.

Le rite a des caractéristiques spécifiques. Il est à la fois mesuré et solennel, conventionnel et traditionnel. C'est ainsi qu'il sécurise les participants. On ne dit pas « Le Seigneur soit avec vous » en montant dans l'autobus. La phrase ne prend sens que dans un contexte rituel.

L'être humain est naturellement liturge : il a besoin d'exprimer sa prière par des rites, comme on le voit par exemple dans les lieux de pèlerinage, qu'on retrouve dans toutes les religions ; c'est là quelque chose de très archaïque et profondément inscrit dans l'homme. Ainsi donc le rite permet d'entrer en relation avec le Tout-autre sans se mettre en danger – rappelons que le sacré est *tremendum ac fascinens*, selon Rudolf Otto – et cela est sécurisant, comme les paroles rituelles sont sécurisantes. La nouvelle traduction va pour un moment nous faire sortir de cette sécurité que suscite le langage rituel, tout en conservant la sécurité induite par le rite lui-même, qui demeure inchangé (à quelques gestes près, comme l'inclination au Symbole des Apôtres).

Le contexte sécurisant du rite – en soi impersonnel – permet aux participants de faire une expérience de prière extrêmement personnelle. En effet, le canevas rituel précède celui qui le met en œuvre, et qui s'en remet de tout son être à cette tradition reçue ; ainsi peut-il prier sans avoir à se réinventer sans cesse. Il se rend disponible à une réalité, à une capacité de prier, d'entrer en relation avec Dieu, qui sans le rite n'advierait pas en lui. C'est pourquoi on pourra laisser retentir les expressions nouvelles du Missel romain afin qu'elles viennent transformer notre prière. Par exemple, dire à présent « Frères et sœurs » nous fait prendre conscience que les femmes sont comme telles parties prenantes de la communauté qui célèbre – et le visage de la communauté en est transformé. Une réalité nouvelle apparaît qui n'eût pas eu lieu sans le rite. De la même manière, il n'est pas facile de dire, dans la vie courante, dans une société qui ne pardonne rien, qui n'oublie rien : Nous avons péché – mais dans le contexte de sécurité qu'offre le rite, nous disons maintenant : Nous avons péché. De la sorte, le rite soutient et façonne la prière, y compris la prière personnelle ; il ne laisse pas l'homme seul devant l'expérience de Dieu.

Dans le rite, nous entendons Dieu nous parler dans notre langage, un langage renouvelé, ce qui établit une nouvelle relation entre lui et nous. Cela requiert une attention renouvelée au rite ; celui-ci en effet nous inscrit dans un contexte de gravité : on célèbre avec gravité, solennité, et non pas avec négligence. Aussi le changement rituel induit par le nouveau Missel va-t-il nous entraîner dans une mise en présence renouvelée du Mystère. Le rituel protège l'action en la ralentissant, il force l'homme à se concentrer sur elle, à la poser en pleine conscience. De fait, la nouvelle traduction va nous obliger à un effort de lenteur, et donc nous concentrer sur l'action que nous accomplissons ; ainsi la gravité nouvelle acquise par la célébration rendra-t-elle plus manifeste que nous ne faisons que répondre, par le moyen du rite, à la Parole de Dieu qui nous précède, et par conséquent que nous ne sommes pas, nous, les auteurs de notre salut. Nous attendons celui-ci d'un Autre qui est le seul Tout-puissant, qu'on célèbre avec crainte et retenue. On voit là que les émotions ne sont pas bannies du rite, mais qu'elles sont orientées vers Dieu, vers la vie en Dieu et avec les frères et sœurs. Bien sûr, cette gravité dans la célébration ne doit pas être poussée trop loin, jusqu'au hiératisme qui transformerait le rite en une coquille vide de sens et de prière. Il faut dans le rite un jeu entre la gravité et la grâce. Célébrer un rite, ce n'est pas savoir accomplir des gestes et prononcer des paroles, c'est essentiellement entrer en présence de Dieu en tant que corps célébrant.

Le rite, à la manière d'un catalyseur, favorise l'expression de la relation avec Dieu. Il ne s'agit pas là de se dire, d'exprimer une expérience personnelle et existentielle, qui restera toujours du domaine de l'ineffable ; mais il nous rend aptes, grâce aux paroles qui nous sont données, de produire du neuf : il s'agit de manifester une relation permanente dans des termes qui demeurent actuels et donc se renouvellent. Par exemple, l'introduction de la Préface : « Pour ta gloire

et notre salut » met en relation l'assemblée avec Dieu d'une manière renouvelée. Ici, le ministre qui la chante est au maximum de sa vocation, puisque c'est au nom de la communauté assemblée et non pour lui-même qu'il s'adresse au Père, par le Fils, dans l'Esprit Saint, lui portant la prière de cette humanité. On peut vérifier par là qu'une parole rituelle n'est jamais solitaire, mais qu'elle met en relation et par là même constitue et structure la communauté priante.

La célébration d'un rite place les participants dans un difficile équilibre entre gravité et ce que le Père Louis Bouyer appelait « la ritose ». De fait, le rite, étant codifié par essence, structure la communauté ecclésiale. Ceci se vérifie dans tous les rites liturgiques, qu'il s'agisse de la célébration des sacrements comme de la liturgie des heures ou d'une ADAP. Les paroles prononcées sont différentes selon la qualité de celui qui préside. Les attitudes sont bien déterminées et par là même significatives, comme par exemple de se lever, signe de résurrection, à l'*Orate fratres*. Les réponses de l'assemblée sont constitutives du rite : « Et avec votre esprit » rappelle le caractère du prêtre et son esprit, de sorte qu'on n'emploie pas cette réponse lorsque celui qui préside le rite est laïc. « La paix soit avec vous », ce sont les paroles du Christ ressuscité à ses Apôtres, de sorte qu'il convient qu'elles soient prononcées par le pasteur de son peuple, l'Évêque. C'est ainsi que les dialogues rituels sont codifiés et indiquent le statut du locuteur, donc manifestent la hiérarchie de l'Église. On voit par là que l'ecclésiologie relève du mystère, puisque c'est dans la célébration des Mystères qu'elle est manifestée. En définitive, c'est l'Esprit Saint qui préside toute action liturgique, puisque l'Église est le temple de l'Esprit. De ce point de vue, le prêtre n'apparaît pas comme un homme s'adressant à d'autres hommes : il est un ministre chargé de structurer la communauté parce qu'il a reçu l'onction à cette fin.

Le langage liturgique s'exprime dans diverses langues ; peut-on dès lors déterminer une langue liturgique ?

Au début de l'Eucharistie, on chante souvent le *Kyrie eleison* en grec. Cela nous rappelle les origines de l'Église, qui jusqu'à la fin du IV<sup>e</sup> siècle employait cette langue dans sa liturgie. Pendant longtemps, on s'est limité à quelques langues pour les célébrations liturgiques : grec, syriaque, latin, copte, slavon... Aujourd'hui, l'Église latine est passée aux langues vernaculaires, selon la norme de *Sacrosanctum Concilium* 36. De fait, on se rend bien compte que les rites fonctionnent indépendamment de la langue dans laquelle ils sont célébrés. La parole rituelle n'est pas fixée comme dans les formules magiques, et pourtant elle dépasse toujours la compréhension des acteurs de la liturgie. Faut-il alors sortir du langage courant en s'adressant à Dieu au moyen d'une langue morte ? Ne vaut-il pas mieux imposer un dépassement de sens au langage ordinaire comme cela se produit dans la poésie ? Celui-ci est alors poussé au-delà de son sens originel pour donner à entendre quelque chose des réalités divines. Cependant, la poésie elle-même tend à devenir une sorte de langue morte pour nos contemporains ; alors faute de poésie, certains demandent un retour au latin. Afin de laisser retentir cette transposition du langage, il est nécessaire de préserver des temps de silence dans les rites, pour que les participants puissent goûter le mystère à l'œuvre. Et surtout, qu'on n'aille pas commenter les rites que l'on est en train d'accomplir, comme si le bavardage était capable de faire entrer dans le Mystère ! Le silence au contraire honore la capacité de l'être humain à appréhender celui-ci : *homo capax Dei*. L'être humain lui-même est un mystère, lui qui est au sommet de la création, cette création que l'on admire dans le silence.

Nous avons affirmé que le rite est sécurisant parce qu'il est de soi-même conservateur. De fait, nos liturgies permettent de garder et de transmettre le dépôt de la Foi, y compris dans sa pratique. Elles font donc en sorte que la foi grandisse en communauté. La foi n'est pas figée.

En tant que vertu théologale, elle doit grandir sans cesse. C'est pourquoi le rite, tout en étant répétitif, doit être ouvert à la créativité, qui rend possible la mise en œuvre de la foi. Il ne s'agit pas de déconstruire les rites, de les réinventer à chaque célébration ; il s'agit d'entrer dans le mouvement même de la Tradition, qui s'adapte sans cesse. Transmettre en effet, c'est adapter... On prend toujours le risque de trahir en traduisant, mais c'est là un risque qu'il est nécessaire de prendre, sous peine de tomber dans « la ritose » que nous avons évoquée. La Tradition certes porte sur le passé, très précisément sur l'événement pascal ; mais elle agit sur le présent et s'ouvre sur l'avenir. Elle transmet en effet réellement le Mystère pascal aux hommes de ce temps et de cette culture d'aujourd'hui. En célébrant avec justesse aujourd'hui le dépôt de la Foi immuable, nous transmettons ce dépôt à la génération présente, qui pourra à son tour le transmettre aux générations futures. Cela nécessite de s'adapter aux conditions nouvelles, et par conséquent de recevoir activement le Mystère transmis, plutôt que de le figer dans le ritualisme, à la manière du serviteur paresseux qui avait enterré le talent reçu au lieu que de le faire fructifier. L'Évangile est comme le levain dans la pâte ; la pâte qu'il a fait lever devient elle-même un levain pour une pâte nouvelle, pour la génération suivante. On risque toujours soit d'aller chercher la tradition la plus ancienne considérée comme seule valable au détriment des étapes successives de sa transmission, ou bien au contraire de se focaliser sur la seule tradition la plus récente. Le monde créé a été donné à l'homme pour qu'il participe à la création en y apportant sa créativité : c'est ainsi qu'il va donner aux animaux leurs noms ; et de même, dans la liturgie, il est fait appel à la créativité de l'homme, mais pas à n'importe quelle condition. Il faut en effet pour cela de la compétence, connaître les lois et les structures rituelles, parce que Dieu seul crée ex nihilo et qu'il ne nous appartient pas, à nous autres, de créer du rite. Il faut aussi que cette créativité s'accomplisse en Église et ne

soit pas le fruit de l'inventivité d'un individu isolé. Il faut enfin qu'elle s'exerce dans un mouvement d'action de grâces, car Dieu, toujours, nous a précédés.

*Frédérique Poulet  
f. Jean-Fabrice, ocd*